

Bernard Duchatelet

Dit et non-dit de la lettre chez Romain Rolland

Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica 1, 187-195

2000

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Bernard Duchatelet

Université de Brest

DIT ET NON-DIT DE LA LETTRE CHEZ ROMAIN ROLLAND

A partir de travaux d'édition que j'ai menés et de lectures de correspondances de Romain Rolland, je voudrais présenter quelques remarques sur certains silences que l'on observe dans ces correspondances et en tirer quelques conclusions sur la manière de les lire et de les publier.

Je commencerai par un exemple, prenant la correspondance, relativement brève, s'étalant sur une trentaine d'années (1909–1940), qu'ont échangée Romain Rolland et Roger Martin du Gard: 14 lettres pour le premier, 12 lettres pour le second¹.

Cette correspondance commence par une lettre de Romain Rolland, du 20 juin 1909, qui répond à l'envoi que son cadet, de 15 ans plus jeune, lui a fait de son premier roman, *Devenir!* Mais l'échange ne s'établit vraiment qu'en 1913 à l'occasion de *Jean Barois*, à propos duquel cinq lettres sont échangées, en novembre et décembre. Romain Rolland éprouve une grande sympathie pour l'auteur et son œuvre. Manifestement entre les deux hommes le courant est passé. La correspondance reprend en 1915: Roger Martin du Gard vient de lire *Au-dessus de la mêlée*; il tient à dire à Romain Rolland sa joie, profitant de la circonstance pour lui «répéter toute [s]a respectueuse sympathie». Touché, Romain Rolland le remercie par une lettre chaleureuse, qui se termine par un «Affectueusement à vous», ajoutant dans un post-scriptum: «Vous croyez donc que l'on oublie l'auteur de *Jean Barois*?» Puis, c'est le silence, durant la guerre. En juillet 1919 Roger Martin du Gard reprend la plume pour préciser à Romain Rolland que son attachement à ses amis de la *N.R.F.* ne l'empêche pas de protester contre la page «indigne» que Gide vient de publier sur *Jean-Christophe*. Lorsque Roger Martin du Gard envoie, en avril 1922, les deux premiers

¹ Cette correspondance a été publiée dans *Romain Rolland et la NRF*. Présentation et annotation par B. Duchatelet, *Cahiers Romain Rolland*, n° 27, Albin Michel, 1989.

volumes des *Thibault* Romain Rolland lui répond brièvement le 10 juin, mais très chaleureusement: «Vous êtes un des très rares écrivains en qui – en l’avenir de qui j’aie une confiance absolue d’artiste et de frère homme». Peut-on rêver plus bel hommage? Il ne s’agit pas là de flatteries; dans des lettres à des tiers Romain Rolland souligne les «belles et solides qualités»² des deux premiers volumes des *Thibault*. Il termine sa lettre du 10 juin 1922 par un «Affectueux à vous», et, tout en demandant à Roger Martin du Gard un exemplaire du *Testament du Père Leleu*, il lui propose d’envoyer un de ses volumes. Au *Testament* Roger Martin du Gard ajoute le *Témoignage* (à l’abbé Hébert), à propos duquel Romain Rolland écrit, le 27 juillet 1922, une belle lettre, qu’il termine par un «A vous, très affectueux». A son tour, après la lecture d’*Annette et Sylvie*, le premier volume de *L’Ame enchantée*, Roger Martin du Gard écrit à son auteur, le 15 janvier 1923, pour lui redire sa «sympathie fidèle» et son «admiration à la fois ancienne et neuve». Sans doute s’agit-il d’une «amitié à distance», mais le contact est chaleureux de part et d’autre.

Brusquement le ton change, du moins du côté de Romain Rolland. Après sa lecture de *La Belle saison* il écrit, le 5 janvier 1924, une lettre des plus laconiques, de quelques lignes, dont la formule finale est très en retrait par rapport aux précédentes: «Bien cordialement à vous». Quelques années plus tard, le 19 mai 1928, Romain Rolland remercie Roger Martin du Gard pour *La Consultation* et *La Sorellina*: lettre d’une extrême sécheresse, que termine un «Veuillez croire à mes sentiments sympathiques».

Jean-Bertrand Barrère qui, le premier, a étudié cette correspondance a remarqué que «l’écartement s’accroît de l’un à l’autre» et il note que cette brièveté a dû «désappointer» Roger Martin du Gard³.

Certes, une nouvelle lettre de Romain Rolland du 28 juin 1929 semble vouloir reconforter Roger Martin du Gard, puisqu’elle commence ainsi: «N’en doutez pas, je lis vos livres – et toujours avec la même estime pour l’ouvrier». Remarquons cependant que Romain Rolland parle de «l’ouvrier», non plus de «l’artiste», encore moins du «frère homme», évoqués en 1922. Il faut attendre 1936 pour que les relations retrouvent leur tonalité de 1913 et 1922. Roger Martin du Gard prend l’initiative, en écrivant une longue lettre le 26 janvier 1936, à l’occasion du soixante-dixième anniversaire de son aîné; il réitère au «cher Grand Romain Rolland» «le témoignage d’une estime immuable pour l’homme», pour sa vie, pour son œuvre et il lui redit «l’hommage d’une affection et d’une gratitude, que trente ans de fidélité consolident». Très

² *L’Un et l’autre*, Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant. 1914–1944. Préface et annotations de L.-A. Maugendre, *Cahiers Romain Rolland*, n° 30, Albin Michel, 1996, p. 236 (lettre du 18 juin 1922).

³ J.-B. Barrère, «Roger Martin du Gard et Romain Rolland: une amitié à distance», *Romain Rolland. L’âme et l’art*, Albin Michel, 1966, p. 111–161. Citations, p. 137 et 136.

touché, Romain Rolland retrouve le ton d'autrefois; il se dit «Affectueusement à vous». Après la lecture de *L'Été 1914* il «félicite cordialement» Roger Martin du Gard et lui «serre la main cordialement». En novembre 1937, après l'attribution du prix Nobel à l'auteur des *Thibault*, il se montre «heureux de l'hommage qui lui est rendu» et le «félicite affectueusement». Enfin, le 22 février 1940, il le remercie chaleureusement de lui avoir envoyé l'*Épilogue* qui achève *Les Thibault*. Un retournement s'opère même. L'admiration est du côté de Romain Rolland. C'est à l'aîné de rendre hommage à son cadet en termes sibyllins, particulièrement dans une parenthèse de ton très personnel. Félicitant l'auteur d'avoir achevé «sans faiblir avec maîtrise» sa chronique des *Thibault*, Romain Rolland ajoute:

Parmi tous ses dons éminents, elle a celui dont bien peu de nous sont capables, de soumission à la vérité, – à la vérité sans appel, qui n'a point souci de nos désirs, de nos espoirs et de nos rêves, prêts à tricher. (Combien j'ai senti ces combats, en moi! Et je n'ai pas toujours été vainqueur). Il faut beaucoup résister, pour ne pas être asservi à ceux qu'on aime, à ceux qu'on traîne: (et son public et ses héros).

Ainsi, vue dans ses grandes masses, cette correspondance montre un mouvement de montée de 1909 à 1923, un brusque écart, sorte de plongée jusqu'en 1936, date où l'on retrouve le niveau antérieur, voire même, avec la dernière lettre, un changement complet: sans le dire Romain Rolland reconnaît que Roger Martin du Gard est le maître.

Quelques questions se posent donc: pourquoi ce recul à partir de 1924? Romain Rolland n'en donne aucune d'explication à son correspondant. Pourquoi ce retournement de la fin et quel sens donner à cette parenthèse de 1940?

Jean-Bertrand Barrère a tenté de répondre à la première question. Ses analyses comparées de *Jean Barois* et de *Jean-Christophe*, puis des *Thibault*, sont intéressantes, mais faut-il vraiment chercher la raison des réticences de Romain Rolland dans l'opposition entre son mysticisme rationaliste et le rationalisme matérialiste de Roger Martin du Gard? Ou dans la répulsion que Romain Rolland éprouve à l'égard des milieux de la *N.R.F.*, alors que Roger Martin du Gard a toujours bien marqué ses distances? Serait-ce, enfin, comme le suggère J.-B. Barrère, parce que «chacun, engagé à longue échéance, se contente de ce salut cordial et lointain que se lancent deux voisins labourant leur champ et ayant à peine le temps de lever le nez de dessus leur charrue pendant la longue journée»⁴? Belle évocation bucolique, mais l'explication paraît un peu courte!

Peut-être les deux premières raisons ont-elles joué. Romain Rolland et Roger Martin du Gard ne sont guère, en effet, en accord de pensée. Mais

⁴ *Ibidem*, p. 138.

cela ne suffit pas à dire pourquoi Romain Rolland, brutalement, s'écarte de Roger Martin du Gard, sans explication.

En fait, la vraie raison nous la découvrons dans le Journal de Romain Rolland et dans sa correspondance à des tiers: le refus de Roger Martin du Gard, en décembre 1923, de signer l'«Appel aux Français pour venir en aide aux malheureux d'Allemagne» que lance Romain Rolland. Sollicité par Michel Alexandre, à qui Romain Rolland avait demandé de prendre des contacts pour cet «Appel», Roger Martin du Gard avait expliqué, dans une lettre du 20 décembre 1923, sa «douloureuse perplexité» et donné les raisons de son refus: «signer quelque chose, avec d'autres, c'est s'enrôler; c'est se laisser saisir par la main, et risquer d'être emporté par les remous d'une collectivité agissante, ailleurs, plus loin peut-être qu'on ne consentirait à aller»⁵.

C'est peu de dire que Romain Rolland fut déçu. A Michel Alexandre il exprime vivement sa réaction: «De toutes les attitudes, celle de Martin du Gard me paraît la plus attristante. Souscrire sans signer. Ne pas oser montrer le bien qu'on voudrait faire. Je n'aurais pas attendu de lui cette crainte de l'opinion»⁶. Deux jours plus tard, à Frédéric Ferrière, il est plus sarcastique, dans son tour d'horizon des réponses reçues: «D'autres écrivains que j'estimais» (Roger Martin du Gard!) ont dit: "Je veux bien donner. Mais ne mettez pas mon nom!" (Cette peur de l'opinion! – l'opinion, qui est, en somme, bien plus avancée que ces peureux!)»⁷. Et dans son Journal

⁵ R. Martin du Gard, *Correspondance Générale*, t. 3, (1919–1925). Edition établie et annotée par J.-C. Airal et M. Rieuneau, Gallimard, 1986, p. 265. A propos de cet Appel voici quelques précisions: c'est le 10 novembre 1923 que Romain Rolland demandait à Michel Alexandre «de prendre l'initiative, en France, d'une souscription en faveur des malheureux qui meurent de froid et de faim en Allemagne». Romain Rolland refusait de faire aucune allusion à la politique en général, ni à celle de Poincaré en particulier. Il s'agissait pour lui d'un devoir d'humanité impératif: empêcher que des enfants allemands meurent de faim. Romain Rolland écrivait à Michel Alexandre le 8 décembre 1923: «Il faut qu'à Noël, l'Appel soit lancé et la souscription ouverte. La misère n'attend pas. Si nous ne sommes qu'une poignée, eh bien que ceux qui s'abstiennent soient jugés par leur silence! Cela aussi est justice. Nous n'avons pas à la voiler. Nous sommes dans un temps où il faut se compter». La correspondance échangée entre Romain Rolland et Michel Alexandre en décembre 1923 et janvier 1924 montre avec quelle difficulté furent recueillies les signatures. Romain Rolland s'est adressé à de nombreux correspondants à propos de cet Appel pour qu'il fût le plus largement diffusé. Il a paru en janvier 1924 dans *Libres Propos* et dans *La Revue Mensuelle*, en février 1924 dans *Europe*. On en trouvera le texte dans *Quinze ans de combat*, Rieder, 1935 (p. 62–64), et dans *Salut et Fraternité* (Correspondance entre Alain et Romain Rolland), *Cahiers Romain Rolland*, n° 18, Albin Michel, 1969, (p. 157–160). En même temps qu'était lancé cet Appel, d'autres groupes, dont la Ligue des Droits de l'Homme, les Amis (quakers), la Ligue internationale des Femmes pour la paix et la liberté, lancèrent des appels analogues. De son côté, *L'Humanité* ouvrait une souscription «pour les affamés d'Allemagne».

⁶ Cité dans *Romain Rolland et la NRF*, p. 38.

⁷ M. Reinhardt, «Romain Rolland et les Ferrière. Visages d'une correspondance», *Versants*, n° 7, (1985), p. 152.

il écrit encore, en décembre 1923: «Roger Martin du Gard reste à l'écart, "observateur toujours, et disposé seulement à souscrire, mais sans signer"(!) – De toutes les attitudes, nulle ne m'attriste davantage, car j'estimais Roger Martin du Gard. Et de toutes les lâchetés, celle que je pardonne le moins est la lâcheté du bien»⁸.

«J'estimais»... L'imparfait est significatif: l'estime, alors, n'est plus. Et l'accusation est grave: Roger Martin du Gard a commis la pire des lâchetés, le refus d'agir.

Le 1^{er} mars 1931 dans une lettre à Mlle Meynard Romain Rolland reprendra encore le même grief à propos de Roger Martin du Gard:

L'auteur est un des plus sérieux écrivains d'aujourd'hui. Nous avons été en relations assez amicales. Mais il y a des limites que sa pensée – et surtout son action – ne franchissent jamais; et il y a longtemps que je les ai passées. Il est une hardiesse qui est toujours en retard de dix ou vingt ans. Je n'ai pas beaucoup de goût pour elle, – quand c'est le fait, non de l'ignorance, mais de la prudence⁹.

En fait, Roger Martin du Gard ne retrouvera l'estime de Romain Rolland qu'à partir du moment où il renoncera à cette prudence. L'hommage rendu par Roger Martin du Gard en 1926 dans le *Liber Amicorum*¹⁰ n'a pas désarmé Romain Rolland. Mais en 1932, après quelques tergiversations, il est vrai, Roger Martin du Gard accepte de signer – comme Gide, d'ailleurs – le manifeste de Romain Rolland «Contre la guerre, Rassemblement!», prélude au Congrès d'Amsterdam d'août 1932. Les milieux de la *N.R.F.* changent d'attitude et Romain Rolland le remarque; dans son compte rendu du Congrès, il se plaît à citer, parmi l'«élite d'intellectuels français» qui ont donné leur adhésion, les noms de Gide et de Martin du Gard¹¹. A partir de 1936 la réconciliation est complète.

Lorsque, en janvier 1936, Romain Rolland lit la longue lettre de Roger Martin du Gard, sans doute a-t-il bien compris la formule utilisée: «Mais celui que j'aime en vous est autre chose encore et beaucoup plus, me semble-t-il, que celui qu'on promène aujourd'hui sur le pavois révolutionnaire». Plus lucide qu'on ne le pense sur son engagement de compagnon de route, malgré ses positions officielles, ne craignait-il pas déjà de s'être trompé? Dans cette lettre à Mlle Meynard de 1931 n'ajoutait-il pas: «Le proverbe est faux: "Qui ne risque rien... a tout"... – Précisément! Moi, j'aime le jeu:

⁸ Cité dans *Romain Rolland et la NRF*, p. 225.

⁹ Cité par J.-B. Barrère dans *Romain Rolland. L'âme et l'art*, p. 125.

¹⁰ Voir le *Liber Amicorum Romain Rolland*, publié par M. Gorki, G. Duhamel et S. Zweig, Zurich, Rotapfel Verlag, 1926, p. 231-233. Texte repris dans *Romain Rolland et la NRF*, p. 231-232.

¹¹ Voir R. Rolland, *Par la Révolution, la Paix*, Editions Sociales Internationales, 1935, p. 57.

«à qui perd gagne». Je l'ai souvent joué». Ne se rend-il pas compte déjà, au début de 1936, qu'il risque, voire même qu'il est en train de perdre?

En tout cas, il le reconnaît à mots couverts dans la parenthèse de sa dernière lettre de février 1940: «Combien j'ai senti ces combats en moi! Et je n'ai pas toujours été vainqueur». L'allusion reste vague. Cependant Romain Rolland vient de parler de «la soumission à la vérité, – à la vérité sans appel, qui n'a point souci de nos désirs, de nos espoirs, de nos rêves, prêts à tricher». La conclusion du pacte germano-soviétique en août 1939 lui a, définitivement, dessillé les yeux. Sa lucidité l'amène à un examen de conscience sans complaisance. Si l'on en juge par ce que Roger Martin du Gard écrira plus tard sur Romain Rolland, après la mort de ce dernier, sous la plume de Maumort dans sa sixième lettre à Gévresin¹², on peut penser qu'il a deviné le sens de l'allusion. En 1940, avec humilité, Romain Rolland a, d'une certaine manière, rendu les armes à celui qui sut, mieux que lui, rester «un indépendant irréductible», pour reprendre les termes de cette lettre du 22 février 1940, – aveu indirect et *mea culpa* de celui qui confesse, alors, avoir été infidèle à son idéal de «l'Indépendance de l'Esprit».

Je me suis attardé sur cette correspondance, exemple assez significatif où l'on observe un changement de ton, inexplicable si l'on s'en tient uniquement au texte des lettres, et, à la fin, une allusion sibylline qui renvoie à une expérience personnelle non précisée. Dans les deux cas, la réticence et l'allusion sont liées à une question d'idéologie.

Or, dans de nombreuses correspondances de Romain Rolland, son idéologie passionnée est une cause importante de ruptures, de silences, de réticences, de formules allusives, même quand il s'agit de destinataires envers qui il éprouve, par ailleurs, une grande affinité et avec qui il a une grande intimité. Deux cas paraissent exemplaires à ce sujet: les correspondances avec Sofia Bertolini et avec Alphonse de Châteaubriant.

On sait quelle fut l'importance de Sofia, née Guerrieri, dans la vie de Romain Rolland depuis son séjour de Farnésien en 1889–1890 et après son divorce en 1901. À défaut de l'amour, impossible, l'amitié fut grande. L'éloignement commencera au moment où Sofia, l'Italienne, manifestera sa sympathie pour le régime de Mussolini. Le rythme de la correspondance se ralentira et les lettres seront souvent pleines de silences ou d'allusions. Ainsi, ce début de lettre, le 1^{er} septembre 1925: «Merci de votre affectueuse lettre. Je ne vous oublie pas. Mais on aurait trop à s'écrire: alors on ne s'écrit point»¹³. Beau prétexte! Romain Rolland préfère se taire plutôt que

¹² R. Martin du Gard, *Le Lieutenant-colonel de Maumort*, édition établie par André Daspre, «Bibliothèque de la Pléiade», Gallimard, 1983, p. 833–838.

¹³ *Chère Sofia*, choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, t. 2 (1909–1932), *Cahiers Romain Rolland*, n° 11, 1960, p. 301.

d'aborder des sujets qui ne peuvent plaire à sa correspondante. Il ne peut toutefois s'empêcher d'en parler, puisque, en fin de lettre, il évoque «un jeune Italien, bien sympathique» qui «a beaucoup à souffrir», ajoutant: «Ce n'est pas un sujet dont je puisse m'entretenir avec vous»¹⁴. De même, plus tard, le 22 juin 1932: «J'aurai aussi à vous parler d'un jeune "Icaro" mort [Lauro de Bosis] [...]. Mais je laisserai ici ce sujet»¹⁵.

La situation est la même avec Alphonse de Châteaubriant. Les protestations d'amitié ne manquent pas: «Ce n'est pas ton anticommunisme qui peut faire barrière à mon amitié», écrit Romain Rolland le 1^{er} janvier 1935¹⁶. Il n'empêche que pour parler de son futur voyage à Moscou imminent, il n'emploie, dans sa lettre du 20 avril 1935, que des périphrases: «je dois te dire qu'à partir de la mi-mai je serai absent de Villeneuve [...] pour un voyage assez long»¹⁷. Et le 16 juin 1935, alors qu'il a vu Alphonse de Châteaubriant venu à Villeneuve et que, apparemment, il ne lui a rien dit, il écrit qu'il part «pour un voyage assez lointain»¹⁸. Alphonse de Châteaubriant lui-même a bien noté cette gêne réciproque, parlant de «la difficulté d'écrire sans toucher à la grande question de tes sympathies pour le nouveau régime russe, jointe à une absence totale du désir de te parler de cela»¹⁹.

De ces diverses observations l'on peut tirer quelques conclusions sur le bon usage des lettres, aidé en cela par quelques réflexions de Romain Rolland sur sa pratique de la correspondance.

Le 3 septembre 1932 il mettait ainsi en garde le critique Christian Sénéchal: «J'ai écrit des milliers de lettres. Il faut savoir les lire. Une lettre reflète non seulement celui qui écrit, mais celui ou celle à qui l'on écrit, et sur qui on veut agir. Elle reflète aussi une heure, qu'il ne faut pas figer en une éternité»²⁰.

Dix ans plus tôt, il écrivait aussi à Kalidas Nag, le 30 décembre 1922, que «pour faire un juste usage des lettres écrites à un ami, il faut connaître exactement la nature de cette amitié et le caractère de cet ami. Bien souvent, nous devons écrire à un ami ce qui lui fera du bien, plus encore que le fond de notre pensée, qu'il ne pourrait quelquefois supporter»²¹.

¹⁴ *Ibidem*, p. 303.

¹⁵ *Ibidem*, p. 361.

¹⁶ *L'Un et l'autre*, t. 2, p. 379.

¹⁷ *Ibidem*, p. 380.

¹⁸ *Ibidem*, p. 384.

¹⁹ *Ibidem*, p. 377.

²⁰ Cité par H. Giordan dans «Romain Rolland et le mouvement florentin de La Voce. Correspondance et fragments du Journal», *Cahiers Romain Rolland*, n° 16, Albin Michel, 1967, p. 9.

²¹ Cité dans «Romain Rolland épistolier», *Permanence et pluralité de Romain Rolland*, Colloque de Clamecy de 1994, Publication du Conseil général de la Nièvre, 1995, p. 154.

Cette formule renvoie à un aveu que fait Romain Rolland à propos de sa correspondance avec Suarès entre les années 1906–1911, époque de tensions qui ont amené à une rupture: «Si, quelque jour, on cherche la cause de cette rupture, on s'étonnera de la trouver d'après mes lettres, dans de médiocres raisons de divergence intellectuelle. – Mais nos lettres mentent. Il faut que je l'avoue ici. Jamais je n'ai eu le courage de rompre avec Suarès, pour les vraies raisons qui m'écartent de lui: son égoïsme intolérable et déprimant, qui asphyxie»²².

Fort de ces remarques et à la lumière des constatations précédentes, il me semble donc nécessaire pour une bonne lecture de ces correspondances de les accompagner d'un certain nombre de documents extérieurs qui les complètent et les éclairent.

Huit, voire neuf, des lettres à Roger Martin du Gard sont écrites après réception d'un livre dédié. L'on ne comprend le début de la lettre du 28 juin 1929: «N'en doutez pas, je lis vos livres», que si on se réfère non pas à une «lettre absente» comme le pensait J.-B. Barrère, mais au maillon manquant: la carte imprimée, «Hommage de l'auteur», accompagnant l'exemplaire de *La Mort du Père*, sur laquelle Roger Martin du Gard avait ajouté ces mots «à Romain Rolland / mais me lit-il encore?...» Ainsi, on le voit, il faut intégrer ce type de document, qui s'inscrit dans la relation épistolaire.

On y ajoutera, dans la mesure où ils apportent compléments ou rectifications, des extraits de lettres à des tiers, qui permettent de voir si Romain Rolland exprime ou non le fond de sa pensée. Dans la mesure du possible on complétera les lettres par des textes du *Journal*, grâce auquel bien des rectifications pourront être faites et des éclairages donnés. Sans ces documents comment comprendrait-on le recul de Romain Rolland vis-à-vis de Roger Martin du Gard à partir de 1924?

Il faut aussi ajouter à cet ensemble qui entrecroise les textes les pages écrites de l'un sur l'autre, soit dans un article, soit dans un essai. J'ai montré, ailleurs²³, que pour éclairer la relation complexe entre Romain Rolland et Panaït Istrati il ne fallait pas oublier ce type de document, qui permet de dire quel est l'état d'esprit de chacun durant les périodes de silence.

C'est la seule façon d'approcher au plus près de la vérité d'une correspondance que de la replacer dans un continuum de ce genre²⁴.

²² *Ibidem*, p. 154.

²³ *Ibidem*, p. 155.

²⁴ Sur les problèmes que pose l'édition de *Correspondances* je me permets de renvoyer, outre à mon article cité note 21, aux études suivantes: – «A propos d'une correspondance qui n'est pas encore générale» [Romain Rolland], *R.H.L.F.*, 1976 (6), p. 896–911; – en collaboration avec Louis Le Guillou, *Petit guide de l'éditeur de correspondances (XIX^e–XX^e siècles)*, Centre d'Etude des Correspondances de Brest, 1986, 50 pages.

Bernard Duchatelet

POWIEDZIANE I PRZEMILCZANE W LISTACH ROMAIN ROLLANDA

Czytając korespondencję, którą prowadzili Romain Rolland i Roger Martin du Gard znajdujemy przemilczenia dające się wyjaśnić jedynie informacjami zawartymi w listach do osób trzecich lub w *Dzienniku* pisarza. Zjawisko to występuje również w innych zbiorach listów autora *Jana Krzysztofa*. Wydaje się zatem, że kiedy przystępujemy do wydawania korespondencji, należy do publikowanych listów dodać wszystkie dokumenty, które – rzucając na nie dodatkowe światło – nadają im wymiar prawdy.